

madame Vénus ; rien moins que satisfaisantes, à en juger par la bouche ahurie et par les yeux démesurés qu'écarquille l'apprenti. Le mari, brusquement interrompu dans son labeur, lève la tête ; il considère Apollon : ennuyé, pas trop surpris, gausseur il semble, revenu du chagrin comme d'autre chose, trop affairé pour sonder sa honte, homme de peine avant tout ; qui se rattrapera, oui, par quelque bon tour forgé de sa main rude ; et qui aura son jour de rire, croyez-le bien ; et qui fera, lui aussi, donner de ses nouvelles à Vénus. Pour le moment cela ne va pas plus loin.

Et ces étroites dimensions de la pensée, cette grossière charpente de l'être moral, cette tyrannie du travail, inexorable et dure ; cet esclavage à la glèbe, qui devient l'existence même ; toute cette action ramassée sur soi, sans perspectives, sans profondeur, sans espace ni en haut ni en bas pour battre de l'aile ou respirer, s'impose à l'âme par la brutalité même de son énergie, par les trivialités de sa candeur, par ces proportions courtes, qui sont les vraies.

Murillo n'aurait point consenti à rendre plaisant l'adultère ; Velasquez n'hésite pas. Il en savait long sur ce mauvais lieu qu'on nomme l'Olympe ; l'Italie, terre antique, lui en avait conté les bonnes histoires ; il les redit dans notre langage familier, sans le rythme épique ; et voilà *les Forges de Vulcain*.

La *Reddition de Breda* (tableau des lances), nous transporte en un autre pays.

Nous sommes parmi des chevaliers ; on sent passer le souffle des belles conquêtes. Deux armées en présence, la phalange des vaincus, le bataillon vainqueur, tous gentils-hommes, se considèrent.

Ceux-ci, les Espagnols, front haut, un peu moqueurs en dessous : regardez la tête de Velasquez, nichée dans le coin, voyez ses lèvres rieuses, remarquez son œil railleur qu'ombrage le chapeau retroussé.

Ceux-là, les Hollandais, arme basse, fiers dans l'infortune, tristes sans faiblesse, avec cette sorte de roideur et comme de gaucherie que donne l'insuccès.

Une forêt de lances éteint à propos l'éclat du ciel et raye l'horizon, où vont fuyant et décroissant les lignes de la campagne.

Mais deux figures occupent le premier plan ; à vrai dire elles font tout le tableau ; c'est Spinola, et c'est le gouverneur de la ville gagnée.

Contraint par cette mauvaise grâce dont je parlais tout à l'heure, le défenseur infortuné s'incline et d'un geste anguleux remet les clefs. Spinola, notre bon capitaine, est descendu de cheval. La courtoisie suprême fait ployer un peu sa haute taille. Affable au vaincu, il a découvert sa tête ; le malheur veut de tels respects. Tout son noble front, sa bouche fine où l'on recueille des paroles d'urbanité, ce visage rayonnant de la flamme intérieure et couronné du nimbe glorieux des victoires, se détache en lumière sur la croupe sombre, magnifiquement modelée du coursier. Et la chevalerie, modeste devant l'infortune, atténue les splendeurs de l'allégresse. L'attitude, la lenteur à prendre les clefs, le regard qui s'en détourne, les lèvres préoccupées de rendre hommage au courage malmené ; cet effort même pour modérer les contrastes de la fortune ; le triomphe qui, loin de précipiter les pas, ralentit la marche, l'arrête et laisse à l'ennemi la liberté de se rendre, comme et quand il lui plaira ; de tels caractères, uniques, répandent plus de noblesse sur la toile, ils la pénètrent de

délicatesses plus exquisés que n'en rêva jamais l'idéaliste le plus raffiné.

Venez, *les Meninas* nous ont souri de loin.

Qu'elle est mignonne la petite infante, corsetée dans sa cuirasse de satin, prise toute roide dans sa belle jupe à fleurs, ses cheveux épandus en une lumière d'or. Le visage rond, enfantin, le sourcil légèrement froncé comme si déjà elle était reine, très-altière et très-naïve ; elle reste debout, immobile, car Velasquez, dans le fond, va la pourtraire. Et c'est bien ce qui la tient si droite et si grandement ennuyée.

Le roi Philippe IV, indiqué d'un trait sûr, vient de tracer sur le pourpoint de Velasquez la croix rouge de Calatrava¹ ; il disparaît à l'arrière-plan, tandis qu'une dame de la cour, jeune, riante, profil irrégulier, plein de séductions, tout baigné des tons lumineux et nacrés de Murillo, demeure agenouillée, cherchant à divertir l'infante. N'oublions pas, dans le coin, ce gros dogue à poil ras, l'air non moins impatienté que sa petite maîtresse. Il s'efforce de dormir, le museau résolûment enfoncé dans les pattes, impassible aux taquineries de deux nains hideux, l'homme avec sa femme, qui le poussent, le bousculent, et se disputent l'honneur de tourmenter la pauvre bête.

Toute cette toile est ravissante ; des clartés y descendent en transparentes ondées ; la grâce, la dignité, le charme en émanent, vous les respirez comme le parfum d'un lis.

Cette fois, mon ami, nous sommes devant la page ma-

¹ C'est ainsi que le monarque arma chevalier son artiste favori.

gistrale. Contemplez-la bien, car les portes du musée vont se fermer, et nous ne reviendrons pas.

Vous l'avez nommée : *les Buveurs*, c'est cela.

Pour moi, le tableau contient autre chose que l'expression d'un vice rendu dans ses excès, dans ses dégoûts, dans sa folie brutale et diverse. Une pensée plus haute s'y est empreinte.

L'entraînement bestial tient un côté de la scène ; le dédain avec la moquerie des dieux antiques occupe l'autre part. Les hommes y sont mis en face des dieux ; les terrestres abjections en présence des dédaigneuses sérénités de l'empyrée.

Ici vous avez le soudard à face rutilante ; son rire de cabaret ouvre démesurément les lèvres barbues ; sa bouche vient de lâcher quelque mot énorme qui secoue les épais visages des drôles attablés autour de lui ; franchement cynique, il foule aux pieds tout ce qui lui pouvait rester de noblesse humaine. A sa gauche le vieillard aviné, cheveux grisonnants, poil hérissé, demi-couvert d'un manteau sordide, conserve quelque tristesse dans le regard ; ses traits sont restés beaux ; on dirait que l'image d'un passé dont les traces ne portaient pas ces souillures, vient parfois hanter sa mémoire. Vis-à-vis, en pleine lumière, le jeune homme agenouillé, celui que couronne Bacchus, se maintient digne sous l'abjection ; les habitudes, la physionomie, le geste, ont gardé je ne sais quels vestiges de race que les trivialités de la vie ne sont point parvenues à renverser.

Mais j'ai nommé Bacchus, et c'est dans cette figure que je trouve l'idée ; c'est ce groupe des dieux païens qui réalise pour moi la plus sublime personnification du génie de Velasquez.

Les dieux sont descendus sur la terre ; ils l'ont visitée par une de ces fantaisies pleine de superbe et pleine de mépris, familières à l'antique Olympe.

Bacchus vient se divertir de la dégradation des hommes, tout comme les hommes se riaient de la corruption des ilotes. Il s'est assis, bien séparé de la gent terrestre. Hautain dans sa radieuse beauté, à demi nu, indifférent, ses yeux qui ne daignent pas regarder toute cette infamie, ont la froide lumière des cieux païens. Une ironie se joue sur sa lèvre. Il fait boire, mais il n'effleurera pas même la coupe que lui présente cette autre figure, nue aussi, dédaigneuse aussi, quelque faune en liesse.

Tandis que le troupeau stupide assouvit sa soif, le dieu, d'un geste olympien a couronné ce jeune homme affaissé devant lui ; le seul qui conservât quelque empreinte des origines perdues. C'est là ce qui met un éclair aux prunelles de Bacchus. Ce qui fait rayonner son front, c'est le naufrage suprême, c'est la race qui se prétendait divine raplatie aux bestialités d'une allégresse animale ; c'est la raison effacée, c'est l'âme avilie, c'est la poudre restituée à la fange dont elle sortit un jour. Ce triomphe cruel, cette risée sans pitié, cet implacable despotisme de la divinité qui n'est qu'un pouvoir, tout se lit sur le front dominateur. Le rayonnement a l'éclat des glaces polaires. On frissonne rien qu'à considérer ce bon plaisir des maîtres du monde. Si les énergies, si les vulgarités d'une touche dont la franchise ne recula jamais, ont pétri, ont ciselé, ont abruti comme à plaisir le type terrestre : une lumière dont l'éther a fourni les transparences, une idéalité dont le génie a donné le secret, descendent des cieux glacés mais clairs, sur le groupe Olympien.

Voulez-vous saisir l'opposition révélatrice de ces deux

moitiés d'une même épopée, éloignez-vous, laissez le tableau s'illuminer de tous ses feux ; d'un seul coup, d'un seul regard, tandis que l'humanité restera plongée dans son abaissement, le côté divin se prouvera par la splendeur, par l'ironie, par le fiato, et par l'épouvante qu'un tel rire va réveiller au fond de vos entrailles.

J'aurais pu vous retenir longtemps encore ; ni les noms des grands peintres, ni mes propres impressions ne me faisaient défaut. Tintoretto, ses portraits ; Giorgione, son *Départ du Guerrier*, très-émouvant dans sa tendresse contenue ; un *Saint Sébastien* magnifique, un non moins beau *Saint Jacques* du Guido ; des Téniers de premier ordre ; un Ruysdaël tout pénétré des mystérieuses clartés de la forêt ; Ribalta, Juanès, bien d'autres, voilà de quoi causer peinture trois semaines durant.

Mais sitôt qu'on fatigue, on ennuie, sitôt qu'on ennuie, on devient un ennemi ; or je ne veux pas être le vôtre.

Je vous entends, votre esprit, plus positif que le mien, demande une appréciation sommaire des maîtres espagnols. Vous voulez un résumé de leur manière.

De manière, ils n'en ont point ; et c'est par là que je les caractérise.

Une invasion de vérité, une émancipation sans le savoir, l'exercice de la liberté sans se douter de ce qu'est l'indépendance, le génie marchant comme il lui plaît, dans la souveraine franchise de son allure ; les traditions, les conventions, tout le classique bagage à vau-l'eau : tels se présentent nos hommes. Prenez la composition, prenez les couleurs, prenez la ligne, toujours vous trouverez le retour au

vrai, et toujours ce sans-gêne royal. Les teintes sont tellement broyées avec le soleil; les révélations de la nature ont apporté de telles délicatesses, l'étude du vrai a mis de telles vigueurs sous le pinceau, que ces sincérités à tout rompre surpassent le comble de l'art, et que jamais calcul ou finesses du métier ne donnèrent la diversité de tons, le fondu, l'harmonie que ceux-ci du premier coup ont rencontrées, simplement parce qu'ils ouvraient les yeux.

Nulle préoccupation étrangère à l'art ne vient s'interposer entre le peintre et son sujet. Ces hommes-ci ne cherchent ni à systématiser leur pensée, ni à courtiser l'opinion. Leur duel avec le travail n'est point un de ces combats à quatre ou à six, comme on en voyait au temps de Louis XIII; c'est une prise, et si je l'osais, je dirais que c'est une empoignée, seul à seul avec l'adversaire, par toutes les forces de l'âme, par toutes les vigueurs de l'entendement, par toutes les énergies de la passion.

Entre les maîtres italiens et l'objet qu'ils avaient à reproduire, trop souvent la majesté d'un passé classique dressait son autorité. L'antiquité pesait de toute son éloquence sur l'élan des génies de Rome, de Florence, de Bologne ou de Venise. Un chef-d'œuvre nouveau, c'était presque une chaîne de plus. Ni la douleur n'osait pleurer à sa guise, ni les personnages historiques ou sacrés n'avaient le droit de ressembler aux autres hommes. Une sorte de rituel fixait les mouvements de la physionomie comme il réglait les battements du cœur. L'inspiration se versait bouillonnante, je le veux bien, dans ce moule d'airain forgé par un passé glorieux; mais elle en devenait l'esclave. Par-ci par-là, quelque emportement à la Michel-Ange faisait sauter les morceaux de l'argile; toutefois, l'aventure était rare et le grand nombre obéissait.

Ici, rien de pareil.

Si les Romains ont foulé le sol d'Espagne, l'Ibérie n'était point leur patrie, elle fut leur conquête; les vainqueurs ne songèrent pas un instant à l'enrichir des trésors de la Grèce; on n'y vit point arriver les statues de Phidias; l'idéal ne s'y montra pas, dès le début, sous un de ces types accomplis qui fixent la direction des recherches quand ils ne les arrêtent point.

Aux temps modernes, plus d'un peintre espagnol fut étudiant à Rome, je le sais; toutefois ceux qui s'y rendirent y passèrent en étrangers, leur pays resta libre du joug classique et leur volonté maîtresse d'elle-même. Leur enfance s'épanouit, leur virilité se développa loin de ces influences qui facilement dégénèrent en tyrannie. La poésie ne vint pas à leur rencontre, vêtue, ornée et conduite par des pontifes sacrés; il fallut bien l'aller chercher où elle était; rien ne se trouvant fait, tout restait à faire. Et comme s'il n'y avait point assez des libertés que donnait l'espace, vierge encore des efforts humains, les Mores accoururent, menant avec eux la fantaisie. Sur le sol qu'avaient un instant écrasé les amphithéâtres romains, les Arabes jetèrent l'arc délié où rit la lumière, où se joue le caprice. Et l'âme espagnole doublement émancipée prit son vol; elle monta vers les régions du soleil, elle plongea dans les abîmes de la souffrance, elle saisit ces secrets de la douleur, elle conquiert ces magies du rayonnement qui pâlisent et qui s'effacent dès qu'elles se transmettent en vertu des traditions.

Quand vous regardez une toile italienne, c'est l'œuvre du maître que vous contemplez sans doute, c'est l'idéal qu'il a conçu; mais c'est aussi la pensée, c'est la forme, c'est

l'expression banale qu'ont ratifiées la supériorité ou la médiocrité des âges antérieurs.

Lorsque vous regardez une toile espagnole, l'impression de l'artiste, l'empreinte que son esprit reçut du fait, vivantes et profondes comme des stigmates imprimés par les rayons mêmes de la vérité, vous arrivent en plein; de telle sorte que sujet, idée, poésie, couleur, et le cœur de l'homme, puissamment liés, jaillissent de la toile, que c'est l'unité absolue, et qu'après avoir senti devant tel peintre italien (je ne parle pas des génies), ce que vous ferait éprouver un Corneille ou un Racine interprété par un Lekain; tout à coup, vous entendez Talma! Au lieu de l'habit de brocart, au lieu du hoquet tragique, au lieu des douleurs mesurées à je ne sais quel rythme prévu qui vous laissait plus froid que marbre, vous avez le désespoir, vous avez la joie; des voix humaines vous parlent; c'est votre cœur, et c'est le mien, et c'est la beauté même parce que c'est le vrai, parce que c'est la liberté, parce que c'est l'âme de notre race, dressée de toute sa hauteur entre la terre et les cieux.

2 mai 186...

Dos de Majo! une date sacrée.

En 1808, Murat avait investi Madrid; l'Espagne voyait sa nationalité disparaître, lorsque deux officiers d'artillerie, deux hommes de cœur, Daoiz et Velarde, soulevant les faubourgs, essayèrent une dernière résistance qu'ils payèrent de leur sang.

Chaque année on célèbre l'héroïque anniversaire. Un

combat de taureaux termine d'ordinaire les cérémonies; cette fois la *Corrida* n'aura pas lieu; on sent trop bouillonner le ferment libéral, trop souvent les émeutes partent de la Plaza de Toros. On a fermé le cirque avant l'aube; des bataillons en occupent l'arène; et le défilé militaire, avec la messe devant le monument des martyrs, au Prado, ce sera tout.

Mais les cohortes silencieuses, mais la solennité du souvenir si bien gravé au fond des cœurs que la foule, sans une précaution, sans un garde-police, tout embrasée qu'elle soit par les laves montantes d'une prochaine révolution, reste calme: un tel spectacle a sa majesté, et nulle boucherie d'animaux féroce ment égorgés n'en accroîtrait la grandeur.

Des clameurs lointaines ont annoncé le cortège.

Voici les éclaireurs, fusil au bras, qui enveloppent la Puerta del Sol et s'égrènent le long de la calle d'Alcala. Voici les hussards de la Reine, sur leurs étalons. Voici les cuirassiers, dont l'armure polie étincelle au soleil. On voit venir là-bas les canons et les caissons, traînés par leurs attelages de mules noires. Le général Sant Yago, une barbe grise, droit et grave, approche au pas lent de son cheval. Les casques des dragons, le fer des baïonnettes, drapeaux et pennons, tout ondoie et tout reluit. Depuis la Puerta del Sol jusqu'aux lointaines extrémités de la calle d'Alcala, on dirait qu'une flamme allumée aux ardeurs de midi court et serpente en éclair.

Les musiques répondent aux musiques. Cependant une voix domine tout; la note des trompettes funèbres; douloureuse, prolongée, toujours la même, à travers les fanfares, les triomphes et le bruit des vivants. Cette note, un

coup morne la rompt; le coup des tambours, unique et sourd. Le souvenir des deux morts plane, il semble, sur la fête; il éteint la splendeur même du ciel, et tout ce contentement que donne un beau loisir, et tout ce rayonnement des forces guerrières du pays.

Derrière les gardes civiques se sont alignés les orphelins de la ville; puis les pleureurs, puis les invalides; chaque escouade précédée d'un prêtre en surplis. Les veuves des soldats marchent après, vêtues de deuil. [Des hérauts d'armes dans leur tunique rouge, le front ombragé de plumes blanches, un large crêpe sur la poitrine, précèdent le groupe des officiers qui représentent ici les divers corps de l'armée.

Ecoutez; la marche royale a retenti. Ni la Reine toutefois ni le Roi ne paraîtront. La démonstration de ce matin est bien plus un avertissement répressif qu'une patriotique commémoration. C'est moins en l'honneur des martyrs que ce n'est en prévoyance de l'émeute que grondent les canons et que les bataillons se succèdent. Généraux, aides de camp, retiennent leurs chevaux qui piaffent, qui se dressent et dont les flancs polis ruissellent de lumière. Les panaches blanc d'argent frissonnent; la robe des alezans dorés, le pelage délicat des étalons couleur d'ébène, les teintes inusitées et fines dont nos haras ont perdu le secret, chatoient et font miroiter les reflets de leur satin.

On voit passer le vieux drapeau d'azur aux armes d'Espagne; les bannières jaunes d'ambre, celles plus rouge que le sang laissent flotter leurs plis; toutes ont rencontré le feu; celui des guerres civiles, hélas! autant que l'embrassement des batailles. A moitié déroulées, elles agitent leur long voile, et les officiers saluent du sabre ces antiques témoins des misères et des gloires du pays.

Phalanges après phalanges, canons après canons, trou-

pes de ligne après corps d'élite, les artilleurs fièrement campés sur leurs pièces, les lanciers banderoles au vent, hérauts la masse d'or à l'épaule, grenadiers tête haute sous le bonnet fourré, sapeurs la hache au dos, cavaliers le mousquet appuyé sur la cuisse, et des généraux encore, et des capitaines, et les pouvoirs civils, montent lentement vers le catafalque des deux morts. On n'entend que le rythme précis du pas, la note lugubre des trompettes, le coup morne du tambour. Les commandements à voix brève interrompent et fragmentent l'écho des musiques. Aussi loin que pousse le regard, ce fleuve de baïonnettes, ce frisson des drapeaux, cet éblouissement des masses d'armes, ces figures chevaleresques, toute cette couleur mêlée à tous ces souvenirs nous enivre d'héroïsme.

Mais sur quoi donc passent les canons? N'écrasent-ils que les pavés? Les roues pesantes des caissons chargés de mitraille n'étouffent-elles point des libertés naissantes? n'entend-on pas gémir des âmes et protester des consciences sous ce fer qui broie le sol?

Quoi qu'il en soit, ceux-ci, j'en garde l'espoir, donneront comme leurs pères des héros quand il faudra. Les noblesses du regard, les fiertés de la tenue, la décision du pas, l'austérité du front, la tristesse même et ce courage qui jamais ne faillit : tout l'affirme. La race est de celles qui peuvent dormir, le peuple est de ceux qui savent se réveiller.

En attendant, une autre foule non moins grave couvre les trottoirs. Des gens venus de la campagne, aux souples monteras, aux sombreros largement ailés, aux mouchoirs écarlates, aux vestes de velours, aux culottes fendues qui laissent passer un bout de genou, coudoient les manteaux bruns de Castille avec les capas de Valence, tandis que des

picadors à la taille élégante frôlent en passant les belles Madrilènes, pimpantes et rieuses, un voile de dentelle sur le front, l'éventail aux doigts, et les cheveux baignés de clartés. Cela fait des tableaux à la Murillo et à la Velasquez.

La *procession*, comme on l'appelle en ce pays où chaque cérémonie publique revêt un extérieur dévot, a fini de dérouler ses cohortes. Le peuple s'est écoulé. On ne sait trop que faire du loisir qu'on a. Je prends cette rue déserte et je vous mène voir les écuries de la Reine.

L'objet en vaut la peine. Vous ne trouverez ni clinquant, ni poudre aux yeux; mais la simplicité même du logis sent plus que l'apparat sa royauté de bonne maison.

Derrière le palais, à côté, je ne sais trop où, s'élargissent de vastes cours emprisonnées par des bâtiments monotones. C'est ici. Vous exhibez votre carte d'introduction; quand vous n'en possédez point vous présentez votre passeport; le concierge, après avoir regardé votre papier d'un œil nonchalant, fait signe à quelque brave homme qui muse par là. Le brave homme arrive en traînant le pied, vous invite d'un geste à le suivre, pousse une porte, en ouvre deux, trois, dix, tant qu'il reste quelque chose à voir, vous salue après et tout est dit.

Nous voici, pour commencer, entre deux rangées de box. Trois cents chevaux, rien que cela. Le pavé ressemble à tous les pavés, les crèches à toutes les crèches; pas plus de marbre que de cuivre ou d'acier; le Jockey-Club en frémirait. Des palefreniers vont et viennent en habits médiocres, ni plus beaux ni plus laids que chez vous ou que chez moi. Deux ou trois écuyers gentilshommes, plume noire au chapeau, bottes molles aux pieds, la taille serrée

d'un ceinturon de cuir, hautains et courtois, vrais hidalgos (*Hijo de algo*, fils de quelque chose), manégent les coursiers de prix.

On se promène entre les étalons gris de fer, gris d'argent, gris de lin, blonds, fauves, rose vif, rose pâle, fleur de pêcher, ou scintillants d'or. Les crinières plus soyeuses qu'une chevelure de femme, les queues flottantes et satinées font vibrer la lumière en chatoiements prolongés. L'encolure est fière, le regard est doux, les membres sont délicats, le mouvement a des souplesses arabes.

On retrouve çà et là le type un peu lourd des chevaux de Velasquez; quelques attelages destinés aux pesants carrosses de cour nous présentent ces solidités d'attaches, ces rotundités de croupe: paturons épais, flancs largement bâtis, le tout reluisant, avec des ombres et des clartés à faire sauter dans l'étui le pinceau d'un coloriste. Ces bêtes puissantes hennissent comme un lion rugirait. Elles montrent les dents, labourent du sabot, se dressent de poue, s'enlèvent de poue. Les palefreniers promènent leur beau calme au milieu de ces colères; point de paroles, une caresse de la main; puis ils vont natter de rubans la crinière ou garnir de fleurs le frontail du poney que montera tout à l'heure une infante.

Après le salon des chevaux vient le dortoir des mules. Ici comme là, trois cents têtes s'allongent vers le râtelier.

Voyez-vous ces deux objets mignons, lustrés et pomponnés dans leur boîte; ce sont deux mulets, pas plus gros que deux chiens du Saint-Bernard. De chaque côté bondissent à l'envi des croupes plus noires que l'Érèbe: un kilomètre de ruades; sans compter dix à vingt bêtes errantes, harnachées à demi, libres aux trois quarts, qui courent les aventures, cabriolent, reniflent, marchent sur les

pattes de derrière, ou bien envoient d'un seul coup leurs quatre fers sur le visage du voisin.

Je vous avoue que mon courage s'est mal tiré de l'affaire ; j'ai tenu les mules pour vues, et me suis, en dépit des moqueurs, rabattue sur la sellerie.

Une même simplicité en forme le trait saillant.

Représentez-vous quelque vaste espace, hangar ou galeatas, ce que vous voudrez. Là s'empilent les selles, brides, étriers, mors, gourmettes, fouets, cravaches, éperons, colliers, tapis de voitures et de sièges, couvertures et fourrures, habits de cochers, costumes de chasseurs, de piqueurs et de grooms, chaque objet propre et bien tenu ; ce qu'au bout du compte on voit partout, sauf deux ou trois détails qui ont leur caractère.

Ces faisceaux de plumes, par exemple, à n'en pas finir ; ces antiques chaises à porteur chamarrées de peintures et d'ornements ; ces harnais de mules offerts à la Reine par sa bonne cité de Séville : étriers cloutés d'argent, pendoques écarlates, crépines d'or, colliers garnis de clochettes en fine plateria, des broderies arabes comme si la main des Maures y avait passé.

Maintenant nous voici dans la remise. Je dis la, car il n'y en a qu'une ; grand couvert modeste, sans plus de façons que le logis des chevaux ou que leur cabinet de toilette. Cent trente voitures y trouvent place.

Faut-il vous montrer les coupés, les calèches, les dog-carts, les breaks, les diligences de voyage, les omnibus de famille, les victorias, les mylords et les berlines, et les voitures de gala : celle de Charles IV, tout historiée d'enluminures ; celle de Philippe V, le petit-fils de Louis XIV,

large, ronde, avec ce siège de la portière dont nous parlent les mémoires du temps et que nous ne comprenons plus !

Au milieu de la pièce on voit les carrosses des infants ; landaus et berlines en miniature, alignés avec le sérieux qu'on met à tout ici.

Le carrosse du Sacre, une manière d'échafaudage triomphal, quelque chose de prodigieux entre le char de Jaggernaut et le phaéton d'un vendeur d'orviétan, étale dans ce coin le mauvais goût de sa conque mythologique, de ses amours joufflus, de ses génies bienfaisants, et de son dais que surmontait, dit-on, une gigantesque Renommée en plâtre doré, les ailes étendues et les bras chargés de couronnes.

Mais j'ai deviné dans l'ombre une forme que cherchaient mes yeux : la triste voiture de Jeanne la Folle ; quand j'ai vu cela, je ne regarde plus rien. Elle est basse, fermée, construite en bois d'ébène ; les panneaux, soigneusement sculptés, s'éclairent de grandes glaces limpides ; pas un ornement, sauf les ciselures. C'est dans ce carrosse, dont le profil austère rappelle un cercueil, que Jeanne la Folle éperdue de douleur promena vingt ans le corps de Philippe d'Autriche, son époux infidèle et bien-aimé. Un tel acte vint s'ajouter aux transports du désespoir pour caractériser la démence de cette pauvre femme. Elle ne consentait point à l'oubli, donc elle était folle.

Oh ! que je les trouve plus insensés ceux qui ne gardent rien des morts, pas même la mémoire !

Il y avait quelque rébellion peut-être dans les emportements de ce cœur passionné, qui retenait jusqu'aux derniers vestiges d'un trésor arraché par la main du souverain maître. Toutefois nos cœurs, à nous, me semblent bien

prompts aux soumissions faciles; la frivolité leur rend bien rapide l'obéissance; ils sont bien soutenus par le fait de la vie, par ce plaisir de durer, par les surprises aimables que leur ménage l'avenir. Notre résignation remporte de trop commodes victoires à mon gré, sur des désespoirs qui peut-être se seraient consolés tous seuls; les morts nous durent trop peu; trop vite nous les trouvons à merveille où ils sont, et nous encore mieux où nous sommes. Je m'épouvante de nos habiletés au bonheur; je m'effraye de ce bien-être vivace qui plonge ses racines en pleine terre d'égoïsme, qui mutilé d'un côté, se retourne de l'autre, et toujours se découvre quelque sens nouveau pour mener la vie bonne et pour la mener longtemps.

Oui, je consens que le ciel, quand il ouvre ses parvis devant les rachetés qui sont notre amour, je consens que le ciel nous verse des rayons divins; je veux que de telles flammes, intenses, brûlantes, illuminent notre âme du reflet des éternels bonheurs. Mais que la terre aussi, lorsqu'on la déchire pour y ensevelir cet enfant ou cet époux qui nous fut plus que nous-même, que la terre retienne une part de nos émotions, de notre jeunesse, de notre puissance à jouir; que quelque chose de nous demeure là, muet, immobile, en attente; qu'on ne voie point verdoyer sur le sol remué de frais ces plantes vigoureuses, toutes chargées de fleurs nouvelles, qui tirent leur fraîcheur avec leur beauté du mystère même de la mort.

Allez, nul orgueil personnel ne me dicte un tel langage. C'est parce que je regarde à moi-même que je me lamente et que je m'indigne. Plus vite révoltée et à meilleur droit des impérities de ma tendresse que des défaillances d'un autre cœur.

Quoi qu'il en soit, notre noblesse, voyez-vous, la divinité

de nos origines s'écrit dans la durée de nos amours. Je ne les vois point balayées, je ne vois point ces sacrés caractères effacés au nom de la sagesse, confondus au nom de la foi, arrachés au nom des affections elles-mêmes, sans que mon bon sens proteste, sans que ma religion, qui va retremper ses souvenirs dans l'amour persistant du Père, revendique le droit des larmes et la vie des morts.

3 mai 186...

Nous avons visité le Congrès, il fallait voir le Sénat.

La salle s'abrite dans un bâtiment assez médiocre, non loin du palais de la reine.

Un huissier nous conduit à travers les appartements. Je leur trouve, comme à tant d'autres objets ici, cette bonhomie qu'on remarque aux choses et aux gens dont la distinction pour s'établir n'a pas besoin de se prouver.

Quelques pièces confortables se terminent par une chambre à coucher. La couverture faite, le lit accommodé s'apprêtent à recevoir les sénateurs atteints de syncope. Leur grand âge communique à la précaution je ne sais quelle actualité de triste augure, peu réjouissante, convenons-en, pour des vieillards.

La salle aux séances, ovale, décorée avec goût, tient encore plus du salon particulier que du local officiel.

Une estrade placée dans le fond supporte le trône de la reine; le fauteuil du président s'élève au-dessous; la table des sténographes se loge au parquet; les bancs avec les pupitres des sénateurs garnissent l'hémicycle, tandis

qu'une grande porte s'ouvre en face du trône, et que deux massiers vêtus de la robe de velours, hommes d'âge, épais, la toque roide comme un biscuit de Savoie, trois plumes d'autruche plantées dedans à la façon des caciques, restent immobiles derrière la barre qu'ils ont pour mission de garder.

Cependant les sénateurs ont commencé d'arriver, nonchalamment, tout-à loisir. Ils causent entre eux ou devisent avec le président ainsi qu'on ferait au coin du feu; chacun se sent en famille; c'est le laisser-aller, par moments ce sont les bons rires du chez-soi. Nos seigneurs, quand ils ont un peu lorgné les tribunes, bien étonnés, je crois, d'y voir trois figures nouvelles, écoutent je ne sais quel rapport, et votent à l'unanimité la nomination de je ne sais qui, à je ne sais quoi. C'est à peine si deux voix audacieuses ont osé s'égarer loin du programme officiel. Pas un discours; encore quelques votes; les sénateurs fatigués de leur forte besogne lèvent la séance, et nous faisons comme eux.

Eh bien, mon ami, s'il n'y a guère ici d'éloquence, on y trouve encore moins de prétentions. Ces nobles visages n'offrent pas trace de boursouffure ou de morgue; nul ne porte beau, on reste soi; et comme on est gentilhomme, le naturel y gagne tout sans que la dignité y perde rien.

Reste le musée d'histoire naturelle.

Gare devant! je vais vous envoyer une bordée de noms scientifiques.

Labradorite! c'est ce bloc à fond noir semé de reflets bleus et verts: un minéral. *Lumaquela*, c'est ce caillou teinté de rouge sur un ton couleur d'encre: du marbre.

Les soufres à base de gypses nous montrent leurs cristaux énormes, jaunes comme l'or, opaques comme l'ambre. Voici des groupes d'émeraudes plus limpides que si on les eût taillées dans les vertes profondeurs de l'Océan. Le *Bénil*, dont nous parlent souvent les Écritures, reproduit les transparences bleuâtres de l'aigue marine; la *Chryso-prase*, autre nom biblique, d'un ton glauque et mat, se paillette d'étincelles. Des agates ouvertes d'un coup de marteau nous laissent voir leurs anneaux merveilleusement ondulés. On a trouvé dans une mine de fer ce morceau d'*Aragonite coralliforme*, travaillé en manière de dentelle par la main des gnomes. Le fer, avec ses tons solides sur lesquels glisse la lumière, nous offre le passage des teintes cuivrées au bleu d'outre-mer, et les dégradations qui mènent du lapis au vert positif. Le *Plomb phosphaté* hérissé plus loin mille bras tenus que pourraient revendiquer le règne végétal. Si vous voulez des *pépites*, en voilà; elles ressemblent à quelque grossier morceau de cuivre. Est-ce du sable aurifère qu'il vous faut? examinez cette terre légèrement rosée; vous n'y voyez pas d'or; il y en a pourtant, et la nuance qui colore faiblement le sable, précipitée au fond du vase par des lavages successifs, vous donnera le métal divin. Ailleurs les granules mieux séparés du sol prennent la grosseur d'une lentille. Ce fragment du roc vous montre la veine tantôt raplatie comme une feuille de papier, tantôt épaissie en riche filon.

J'aime ces beautés cachées dans les entrailles de notre globe; j'aime ces merveilles qui restent un secret. Les feux et les soleils des pierres précieuses, allumés en d'insondables ténèbres par le bon plaisir du Créateur; ce luxe, et, je le dirai, cette prodigalité des magnificences inconnues, me charment venant du roi de l'Univers. J'y trouve une

expansion de richesse qui met mon cœur au large. Mon Dieu n'est point avare, il sème à main ouverte ; ses créations ne se mesurent pas toujours aux besoins des hommes ; elles n'ont pas toutes un but ; l'utile n'est pas invariablement au bout de tout. Mon Dieu se complait dans la beauté parce qu'elle est belle ; à quelques profondeurs qu'il l'ait enfoncée, elle porte avec elle un reflet de sa grandeur : c'est assez. Mes pensées vont plus librement alors que je découvre de tels trésors, perdus semble-t-il ; et quand les abîmes de la mer, fouillés par le plongeur, restituent au jour l'éclat nacré des coquillages, quand leur lumière d'iris apparaît à travers l'onde pâle, lorsque les découpures infinies des madrépores me révèlent leur élégance et que mes yeux éblouis saisissent tant de richesses destinées à n'enrichir personne, je me sens le droit de m'épanouir à mon tour dans mon amour des harmonies, des formes, des couleurs, de toutes sortes de choses qui ne servent à rien. Après tout, mon Dieu les a faites ; et ces muettes et ces inutiles sont autant de voix qui, d'un bout à l'autre des cieux, crient : Gloire à l'Éternel !

Faites quelques pas ; les marbres d'Espagne étalent ici le luxe de leurs nuances. Quand vous aurez fini de les considérer, une bête fossile, le megatherium, coupé en deux faute de place et l'arrière-train logé au second étage des vitrines, vous épouvantera de ses ossements qui ressemblent à l'armature d'un vaisseau de haut bord, sans compter la queue, d'une puissance à renverser les pyramides, lorsqu'il prenait fantaisie à l'animal de chasser les mouches de son temps.

L'œuf de l'*Epiornis*, ce colossal oiseau de Madagascar, anéanti par l'imbécile curiosité des hommes, réalise les

